

Ah madame, encore à boire !

D'après Slimane Azem

Par Taalba Farid

Ah madame, encore à boire !

*A Slimane Azem,
à Abdelmalek Sayad
et à tous les gens d'El Ma et des Illoulen Oussamer*

Ah madame, encore à boire !

Au flanc d'une montagne perdue elle-même au milieu d'autres montagnes, le soc de la vieille charrue de bois traçait un sillon régulier sur un sol pourtant ingrat. La terre se fendait sous la force des bœufs qui haletaient : elle craquait de mille morceaux que la lueur de l'aube couvrait de cendre grise. Quelques passereaux réveillés osaient quelques pépiements dans un silence matinal que les ombres découpées des plus hautes crêtes rendaient inquiétant.

Seul un ruisseau poursuivait gaiement sa route en charriant vers la vallée comme un flot continu de rires d'enfants.

Le laboureur ne ménageait pas sa peine : il n'avait pas envie de rire. Son souffle était soutenu, ses yeux pleuraient de sueur, ses pieds marquaient la cadence en tatouant la terre de ses empreintes rugueuses et larges comme des palmes. Les cognements des pierres contre les sabots des bœufs berçaient son cœur à l'ouvrage.

Soudain, le soc de la charrue se brisa contre une pierre. En une seconde, la terre cessa de tourner. Tout sembla s'arrêter, se suspendre, le souffle des bœufs, les cognements des pierres contre leurs sabots, les pas et l'effort du laboureur. Seuls les bruits de la nature naissante continuèrent de monter avec son désarroi. Les oiseaux se poursuivaient maintenant en piaillant à travers les branches. Un peuple d'arbres verts apparut sous une légère brume et suivait le cours abrupt dans un murmure commun. Le visage défiguré par la peur, le laboureur resta planté là, ahuri, incapable de réagir : il mesurait fort bien l'ampleur du désastre qui venait de couper le fil tout tracé de son existence. Au loin, un coq chanta et il entendit déjà l'écho de ceux qui allaient se réveiller pour lui demander des comptes.

Leur justice n'était-elle pas réputée pour être aussi dure que la pierre qui venait de briser le soc de la vieille charrue ? Le jeune homme se tourna vers l'est comme pour implorer le ciel.

Il chercha des yeux la kouba de Sidi Boudj Touadla.

Au-dessus de lui, derrière les crêtes enfin dévêtues qui surplombaient son regard de mesquine, le soleil se leva. Il voulut croire à un bon signe. Mais un âne répondit par un long braiement, bientôt un deuxième suivit, puis un troisième, et ainsi de suite sans s'arrêter, jusqu'à remplir ses oreilles et pénétrer dans tout son corps. Ses yeux ne voyaient plus que les dents immenses du bourricot qui se fendaient en deux devant lui. Il était tombé dans la gueule du loup. Et, seul face au décor gigantesque qui le réduisait à l'état de nain, il se fit si petit qu'il en arriva à prendre les fourmis pour des géants.

Une sonnerie retentit alors que le soleil filtra ses rayons à travers les persiennes. Si Mohand se réveilla en sursaut et put constater qu'il n'avait fait qu'un mauvais rêve. Posé sur une table de nuit bancale, c'était bien le vieux réveil mécanique qui se convulsait de tous ses ressorts déraillés. Si Mohand était toujours allongé sur son lit de fer et aucun bourricot ne le torturait de rire. Sa chambre d'hôtel n'avait rien d'une gueule de loup. Elle offrait encore pour unique horizon ce terrible papier à fleurs tout jauni que des moisissures colonisaient en formant des îlots de tâches vertes et poilues. Sa main glissa le long de l'édredon, s'agrippa à la table de nuit, se mit à chercher quelque chose à l'aveuglette et renversa le réveil qui continua de trembler et d'hurler son cri de ferraille concassée. Sa main le ressaisit et lui coupa le sifflet.

Relâchant son effort, les bras en croix, Si Mohand fixa le plafond de ses yeux mi-clos.

Il ne put éviter de remarquer que des nuages d'humidité avaient crevé durant la nuit, décollant un papier peint que son marchand de sommeil n'avait pas changé depuis son installation dans cette bicoque traversée de courants d'air. Passé le cauchemar, la réalité ne pouvait pas être plus cruelle. Si, comme on dit, un homme ressemble à la maison qu'il habite, alors, assurément, il n'avait pas de quoi être fier. Il lui restait beaucoup de parpaings sur la planche avant de colmater toutes les brèches de son existence. Ce constat amer l'assombrissait un peu plus et tant de cafard le renvoya aux affres du cauchemar dont il s'était cru délivrées, s'ingéniant déjà à faire des correspondances inquiétantes entre le rêve et la réalité.

Pourquoi ce rêve ? Quelle était sa signification ? Avait-il un ou des liens avec le papier qui s'était décollé pendant la nuit ? Les questions affluèrent nombreuses, mais sans dévoiler la face cachée de la lune. Un tel découragement le fatigua et le sommeil le gagna de nouveau.

Il se réveilla vingt minutes plus tard pour se rendre compte qu'il ne s'était toujours pas levé.

Quelqu'un frappait à la porte et lui répétait : « Réveille-toi, Mohand, réveille-toi ! »

Du couloir, Si Mohand perçut les pas qui s'affairaient et battaient le plancher dans un va-et-vient de bavardages. Les tuyauteries s'étranglaient dans des grognements sourds, les chasses d'eau répandaient leurs

Ah madame, encore à boire !

évacuations sonores et les robinets coulaient d'un flot régulier.

Tout l'hôtel était en effervescence et les premières odeurs de café chatouillèrent ses narines.

« Oh, que fais-tu ? Tu dors encore ? », le relança-t-on derrière la porte.

« J'arrive ! J'arrive ! », répondit-il en ne pouvant retenir le bâillement de cyclope qui suivit sa réponse.

« Merde, s'exaspéra-t-il ensuite, j'aurais pas dû me ronger le cerveau avec des histoires de bonnes femmes. J'aurais mieux fait de laisser l'interprétation des rêves aux vieilles et aux bavardes. C'est vrai, je n'ai pas encore le temps de le voir filer. Le chef de l'usine, lui, ne fera pas ma fiche de paie avec des boniments de fellah. Il lui faut du solide pour justifier des retards ou des absences, comme se casser une jambe ou un bras. Mais je ne vais tout de même pas lui offrir ce plaisir. Justement, je ne suis pas un bourricot, même si chaque soir, je rentre fourbu comme une bête de somme. Non, je ne dois pas lui tendre le bâton pour me faire battre : ce n'est pas aujourd'hui qu'il me verra en retard. J'ai de la chance encore, vingt minutes ce n'est pas la mer à boire ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il s'éjecta du lit d'une vive ruade et fondit sur le lavabo d'un trot enjoué. Sous le flot du robinet, Si Mohand s'aspergea le visage à l'aide de ses deux grandes mains toutes cornées. Il trempa sa crinière de cheveux noirs avant de s'ébrouer face au miroir où il vit son visage ruisseler derrière un voile de vapeur. Face à face, il titilla de nouveau ses vieux fantômes de minuit.

« Pourquoi le cauchemar a-t-il tenu à me rejouer ce jour maudit où j'ai cassé le soc de la charrue de Si Mohand Tahar, le grand usurier ? Pourquoi ? s'interrogea-t-il en étalant de la mousse à raser sur sa barbe de trois jours. Tout homme qu'il était, il constata qu'il ne pouvait échapper aux histoires de bonnes femmes. Aussi rasoirs qu'elles pouvaient être. Il avait beau les couper à la racine, elles repoussaient aussitôt, les feuilles toujours bien pendues.

Tournant la tête, en tirant sur sa joue afin de donner le premier coup de lame, dans un coin de la glace embuée que la vapeur n'avait pas voilée, Si Mohand aperçut la photo qu'il avait accrochée sur le mur le premier jour où, tout jeune marié, il était entré dans cette chambre comme un célibataire. Il se souvint même du jour où elle fut prise. Comment l'oublier ?

C'était le jour de son mariage avec sa cousine Zahia. Après avoir empoché l'argent de « taâmamt », dans l'intention de ne pas paraître comme un grippe sou face au reste de la famille, Si Mohand, son beau-père, qui avait fait venir à ses frais un roudi de la ville, tint à immortaliser l'union qui venait de se conclure devant une grosse boîte noire sur quatre pieds et avec une lampe qui crachait le feu, au milieu d'une assistance effarouchée.

Au centre de la photo, se tenaient les deux époux, silencieux, droits, graves : lui en costume sombre et burnous immaculé sur les épaules, Zahia en robe traditionnelle multicolore sous un haïak blanc. La jeunesse de leurs traits témoignait de leur naïveté, la lueur de leurs yeux de leur innocence, et ils osaient à peine lever les yeux au ciel.

A leur côté, Si Salah et Si Mohand Tahar encadraient leurs progénitures. Les beaux-pères respectifs donnaient vraiment l'impression d'être les deux tours d'une porte. Ils en possédaient la clef et les deux battants venaient de se fermer devant l'objectif

« Quand s'ouvrira-t-elle réellement sur la vraie vie ? » se dit-il en calculant qu'il n'avait pas vu sa femme depuis bientôt cinq ans. La photo avait jauni. Mais cet instant gardait toute sa fraîcheur comme celui d'ailleurs de son départ. Quelques mois après leur noce, il se résolut à quitter Zahia pour venir travailler en France. Depuis, seules quelques lettres lui apportaient des nouvelles d'elle et de sa petite fille qui était née pendant son absence.

Et encore ; quand il en recevait ! Cela ne faisait-il pas six mois qu'il attendait un courrier ?

A quoi ressemblait sa fille ? Était-elle dans la santé ou la maladie, la faim ou la satiété ?

« Mais ne vais-je pas les voir dans un mois ? ! Mon patron ne m'a-t-il pas accordé enfin des congés payés ? » se consola-t-il face à l'adversité d'un questionnement qui relevait de la torture. Enveloppé de cette espérance, la lame du rasoir se fit alors plus douce.

Une fois habillé, sa sacoche de cuir pendue à l'épaule et le béret basque vissé sur le crâne, il sortit dans le couloir à peine éclairé où il ne se trouvait personne. La plupart des locataires avaient rejoint la salle de bar de l'hôtel et buvaient tranquillement leur café en se racontant des histoires dans un nuage de fumée bleue. Il s'en voulait car il n'aurait pas le plaisir de goûter à ce moment délicieux de la journée où il se sentait un homme que le sommeil venait de rendre neuf, serein et proche de l'enfant qu'il aurait aimé rester.

Ce moment était celui qu'il préférerait avant d'aller rejoindre l'arrêt où la camionnette du contremaître mettait

Ah madame, encore à boire !

fin à cette douceur en le conduisant à l'usine avec ses camarades.

Car l'usine de fonderie où ils suaient leur jeunesse présageait bien du sort qu'Azrael réserve à ceux qui dans leur vie somment les autres de répondre à des questions auxquelles eux-mêmes n'ont pas essayé de répondre. Aussi se demanda-t-il si le travail pénible de la fonderie était encore en mesure de faire de lui un homme. N'était-il pas dans les ténèbres d'une époque retournée où le vrai mangeait avec le faux ?

S'apprêtant à descendre les marches d'un escalier obscur, Si Mohand tomba nez à nez avec Slimane qui se guidait à tâtons. Comme à son habitude, il rentra se coucher après toute une soirée passée à chanter. Slimane était ivre et tenait à peine sur ses jambes.

« Bonjour, Slimane ! » clama Si Mohand face à ce visage qui apporta la lumière dont manquait cet hôtel..

Slimane fut obligé de porter sa main en visière afin de reconnaître celui qui se dessinait devant lui en ombre chinoise.

« Ah, c'est toi, finit-il par balbutier, bonjour ! Tu vas comme tu veux ?

_ Ca va, hamdoullah, mais j'ai mal dormi et j'ai fait un cauchemar étrange. De plus, je suis assailli de questions sans réponse valable ».

« Rassure-toi, ironisa le poète, moi, j'ai tellement bu et chanté que je suis sûr de ne faire ni des beaux rêves, ni des cauchemars.

_ Tu dis cela parce que toi tu vas dormir. D'une certaine façon, ta journée est finie et la mienne ne fait que commencer. »

« Ne crois surtout pas ça, prévint Slimane, celui qui chante la vérité dans la nuit ne connaît ni plaisir ni malheur. Il est seul, seul jusque dans son lit. Toi, au moins, tu n'es pas marié avec une guitare. Tu auras des enfants qui te reconnaîtront.

Et, la main devant la bouche, Slimane bailla.

« Inch'Allah, répliqua Si Mohand, mais toi qui sait interpréter les rêves... »

_ Allez, allez, Mohand, dépêche-toi, interrompit-il, ne sois pas en retard, les autres t'attendent en bas. Rappelle-toi seulement d'une chose, les cigales ne mangent pas l'hiver.

_ Oui, d'accord, mais je ne suis pas en retard. J'avalerais juste mon café au lieu de le déguster.

_ Allez, va, à ce soir !

Si Mohand lui serra alors la main et descendit vers les rumeurs qui montaient de la salle du bar.

A peine ouvrit-il la porte de la salle que madame Françoise, la femme du patron, stoppant une conversation avec d'autres clients, l'interpella de sa voix fluette comme un verre à pied : « Tiens, bonjour monsieur Mohand. Que vous est-il arrivé ? D'habitude, vous êtes toujours le premier à descendre prendre le café. »

Tous les regards de l'assistance se posèrent sur lui d'un même mouvement dans un entrechoc de cuillères, de verres et de tasses. Des chaises crissèrent sur le sol maculé de traces de pas.

Il ne supporta pas d'être dévisagé. Homme prude, il se sentit désagréablement visé et s'imagina qu'on insinuait quelque chose.

« Oh, qu'avez-vous à me regarder ? Je ne suis pas en retard à ce que je sache. »

Il avait parlé sur un ton sérieux d'écolier blessé. Aucune arrière pensée n'avait pourtant inspiré l'attention que la salle projeta sur lui.

« Mais on t'a rien reproché, enfant du pays ! clama une voix familière. Aussitôt, dans une joyeuse confusion de garçons de troupe, chacun le tança d'une tendre vacherie.

« Oh, Si Mohand, tu as descendu ton réveil au lieu de le remonter » reprit l'un.

« Tu as bu comme un réservoir ou quoi ? Pourtant tu n'as jamais bu une goutte d'alcool. », ajouta un autre. Face à l'avalanche, il se laissa emporter par les vivats de ses camarades en s'avançant vers le comptoir. Madame Françoise posa la tasse de café sous son nez et Si Mohand l'avalait d'un trait.

« Au fait, suggéra-t-elle mine de rien, entre nous, que vous est-il arrivé ? »

« Rien, assura-t-il, j'ai juste fait un mauvais rêve.

_ Et de quoi avez-vous rêvé ?

_ Ah, désolé madame Françoise, je n'aurai pas le temps de vous raconter. Ah, si vous saviez, c'est toute une histoire ! »

Toute la matinée, il ne cessa de penser à ce cauchemar. Il eut du mal à se concentrer sur son travail. Quelques erreurs lui valurent les remontrances humiliantes du contremaître.

« Qu'est-ce qui ya, mon z'ami ?, lui infligea-t-il devant ses collègues, toi, y'en être le bourricot de l'usine. Si toi

Ah madame, encore à boire !

y'en à continuer à porter les grandes oreilles, y'en aura plus du foin sur ta fiche de paie ! Compris ! »

Tant de mépris raviva de nouveau son ver solitaire. Une furieuse envie de parler lui sauta à la gorge. Il eut aimé se plaindre et gémir, être un long poème qui traverse la mer. Mais il ne fallait pas que cela se sut. La rumeur publique soulignerait sa faiblesse. Elle colporterait qu'il n'a pas de fierté, de nif, qu'il n'est pas un homme digne de son village.

Avec tous les cousins aux alentours, la prudence s'imposait. La moindre fuite parvenait immédiatement à tous les villageois dans ses moindres détails. Que sa conduite fut vile ou exemplaire, il savait que toute la famille serait mise au courant. A l'hôtel ou à l'usine, la conduite des uns ou des autres n'échappait pas à la juridiction de ce minuscule point sur la carte du monde. Gare à celui qui salissait l'honneur de sa maison, de son visage. Les malédictions du village n'avaient pas de frontières. Elles traversaient le ciel et la terre.

Malgré la distance et l'exil, cette petite république méconnue reconnaissaient toujours les siens. Dans la grâce ou la disgrâce, on ne lui échappait jamais.

Aussi, à force de remuer toujours la même purée, il en eut plein la patate.

A midi, au moment de déjeuner autour d'un chaleureux brasero, à l'écart des oreilles indiscretes, il ouvrit son cœur à Idriss. C'était son cousin. Ils avaient grandi ensemble à El Ma, le village d'où ils étaient tout deux originaires. Il avait suffisamment confiance en lui pour lui confesser par le menu la recette de son malaise.

La gamelle réchauffant ses mains, Mohand se revit cinq ans auparavant.

« J'étais jeune à l'époque, soupira-t-il, j'avais soif de vivre. Une sève vigoureuse irriguait mon corps. Mes désirs gonflaient comme des bourgeons qui ne demandaient qu'à éclater. »

Il se souvint. L'automne était venu tendrement tirer la couverture de l'hiver sur El Ma. Le village venait à peine de se remettre des injustices d'un été de feu. Les récoltes de céréales avaient été plus que médiocres. Beaucoup s'étaient interrogés sur le sort de leur estomac. Heureusement les récoltes des figuiers et des oliviers soulagèrent les villageois. Elles adoucèrent leur crainte de passer l'hiver. A la fidélité de ces deux arbres sacrés, s'ajouta l'infidélité des vergers. Cette année là, ils donnèrent des pommes, des poires, du raisin et des grenades sans compter. Certes, tous ces fruits n'avaient pas la vertu de durer comme les figues et les olives. Mais ils apportèrent leur lot de joie passagère que chacun prit la peine de saisir avant leur dépérissement. Les villageois pouvaient digérer l'affront de l'été.

Ils n'allaient pas changer de menu. Ils ne gagnaient ni plus ni moins dans l'opération.

Les choses restaient à la place où elles se trouvaient. Chacun dégusta alors le plaisir de ne pas être descendu en dessous de ce qu'il était auparavant. On profita de l'aubaine qui n'allait pas durer, sachant bien qu'on échappait à la famine qui faisait régulièrement des ravages.

« Prend toujours le peu que la providence te donnera, disait le vieil adage, même si c'est peu, c'est déjà beaucoup. » Ainsi, le ventre plein de peu, malgré le provisoire d'une abondance toute relative, la tête chanta tout de même. Les cœurs, pourtant si rudes et si fiers, ramassèrent sans rechigner l'aumône du temps qui ployait sous le poids des feuilles mortes.

Dans cette ambiance singulière où la morale semblait l'emporter sur le matériel, où le moins pire suffisait à rendre heureux, le village s'attela à la préparation des labours qui approchaient, baigné par cet esprit serein de celui qui sait qu'il a encore les pieds sur terre. Et cela même si la pente restait toujours raide.

Comme d'habitude, les labours durèrent trois jours. Le premier jour, tous les hommes de la djémâa se réunirent sans exception à la mosquée et montèrent après en procession à la kouba de Sidi Boudj Touadla, le saint fondateur du village. Là, après plusieurs prières et invocations des bons esprits de la fécondité, ils entrèrent au son des tambours et des flûtes.

La légende raconte que Sidi Boudj Touadla y laboura le premier champ du coin après avoir affronté des ogresses et des monstres en tous genres dont il sortit évidemment victorieux.

Depuis ses exploits, un culte fervent était entretenu par les villageois. S'écartant de la foule, un homme, descendant de l'ancêtre et notable du village, se dirigea vers une charrue à laquelle étaient attelés quatre bœufs. A la force des poignets, il traça avec difficulté un sillon symbolique. Par cet acte, il déclara les labours ouverts sous la protection du saint vénéré.

On procéda ensuite aux sacrifices rituels de quelques bêtes dont la viande fut partagée entre tous les villageois et servit à la préparation des repas de fête qui ponctuèrent ces trois jours exceptionnels. La viande entraînait enfin dans le menu provisoirement.

« A cette occasion, le soir de ce premier jour, après la prière du Maghreb à la mosquée, continua Mohand, mon père eut l'idée de me désigner pour labourer notre champs à nous. J'en fus très fier. C'était une reconnaissance

Ah madame, encore à boire !

mais il fallait que je fasse aussi bien que lui.

Je devais être à la hauteur de cette estime qu'il feignait de me donner alors qu'elle s'arrachait au prix d'un effort incalculable. »

Slimane, notre poète, l'avait prévenu : « Tu ne sais sans doute pas encore, mais il n'y a rien de plus harassant et de plus désespérant que de cultiver cette foutue terre rocailleuse de chez nous. Quand le soc de la charrue vient à buter contre une pierre en profondeur, tu sens ton poignet se briser et ton cœur faire un saut jusqu'à ta gorge ».

« En tous cas, ajouta Slimane, après les labours, je ne resterai pas à El Ma. J'ai décidé de partir pour la France. Dans ce pays, tu peux au moins gagner un peu d'argent. Il y a du travail. Pour nous, l'agriculture ne suffit plus. ».

Cependant, malgré une telle mise en garde aussi lucide, Mohand n'avait pas le choix : « J'étais l'aîné. Mon père comptait beaucoup sur moi. J'avais des espoirs à ne pas décevoir. L'honneur de la maison était en jeu. Mon père devait montrer qu'il avait sur qui tenir. Je ne pouvais donc fléchir. J'acceptai mon sort en feignant l'enthousiasme, mais sans savoir ce qui allait m'arriver. C'était la première fois que j'allais labourer la terre. »

Seulement voilà : le lendemain de l'ouverture des labours, peu avant l'aube, alors qu'il engageait son coriace corps à corps avec la terre, comme plus tard dans le cauchemar, la charrue se brisa contre une de ces pierres en profondeur.

Effectivement, il sentit son cœur faire un saut jusqu'à sa gorge. Mohand comprit aussitôt l'ampleur du désastre. Ce genre de matériel valait une fortune et la charrue appartenait à Si Tahar, le grand usurier. Ce dernier l'avait loué à son père et il en exigerait le remboursement ou le remplacement. Sa cupidité était devenue proverbiale. Si Tahar ne desserrait jamais les crocs quand il tenait sa proie : un vrai chacal, une âme de rapace !

Rien que d'imaginer le profillement de son ombre carnassière, Mohand se trouva désemparé, il ne savait plus où se mettre. Pauvre comme l'était son père, il se demanda comment ferait celui-ci pour affronter une situation où son propre fils le livrait à la merci d'un usurier.

Si Tahar n'attendait qu'un prétexte pour dépouiller de leurs biens les gens qui avaient eu le malheur de faire appel à son aide sans pouvoir honorer leur dette.

Mohand courut jusqu'à chez lui et trouva sa mère en train de plumer des perdrix dans la cour de la maison familiale.

« Que viens-tu faire ici ? demanda-t-elle, je te croyais au travail ! »

Reprenant son souffle, il lui raconta ce qui venait d'arriver. Bdada n'osa y croire. La peur défigura son visage.

« Ce n'est pas possible, supplia la mère, ce n'est pas possible ! Ainsi, tu n'as jamais pu échapper à la malédiction.

_ De quelle malédiction parles-tu ?

_ Il y a fort longtemps, lorsque tu n'étais qu'un enfant, tu jouais près du kanoun. Je me souviens très bien, c'était à l'époque des labours d'automne, comme maintenant. D'un geste brusque, tu as fait tomber une écuelle d'eau sur les braises et le feu s'est éteint. Tu le sais bien, il est interdit d'éteindre le feu ou simplement de donner quelques braises à un voisin pendant la période des labours. On encourt la peine de faire fuir les bons génies qui sommeillent dans la maison et au pire, de perdre la baraka de Sidi Boudj Touadla. Je n'ai jamais rien dit à personne sur cet événement. J'ai tout gardé pour moi. J'avais peur que notre maison soit montrée du doigt. Je ne voulais pas prêter le flanc à ceux qui avaient intérêt à nous prendre en faute. Il eut été facile pour eux de nous mettre sur le dos le moindre malheur qui se serait abattu sur le village. Il eut été si confortable de débusquer un bouc émissaire prêt à payer pour les autres. Maintenant que tu es un homme, je suis bien forcée de te mettre dans la confiance. Tu n'auras pas toujours la chance de m'avoir à tes côtés. Désormais, tu devras te tenir sur tes gardes.

_ Que Dieu te rende grâce, merci, mais le mal a été fait et il faut bien que je trouve une solution tout de suite.

_ En ce qui concerne la charrue de Si Tahar, je crois que j'ai une solution qui nous tirera d'affaire pour cette fois-ci. Surtout ne dis rien à ton père, tout doit rester entre nous. Attends-moi là, j'arrive ! »

Bdada se leva et disparut à l'intérieur de chez elle en laissant son fils pantois. Pris d'une curiosité dévorante, Mohand jeta un œil à travers le mince entrebâillement de la porte que sa mère n'avait pas pris soin de fermer complètement, même si elle avait eu la réelle intention de cacher quelque chose à son fils. Elle se tenait agenouillée devant un grand coffre en bois. Elle en sortit une petite cassette, sculptée et la déverrouilla à l'aide d'une grossière clef en fer blanc. Une fois le couvercle levé, ses mains se saisirent de quelques bijoux. Elle les

Ah madame, encore à boire !

enveloppa ensuite dans un chiffon de laine qu'elle scella d'un gros nœud bien serré. Son petit trésor dans la main, Bdada eut le réflexe de regarder en direction de la porte comme pour se rassurer de ne pas avoir été surprise. Avant que ses yeux n'atteignent leur objectif, Mohand, qui avait bien anticipé le mouvement de sa mère, retourna à la place où elle l'avait laissé avant d'entrer à l'intérieur de la maison. Ne remarquant rien d'anormal, elle rangea son paquet dans son sein, se leva d'un trait et réapparut devant son fils qui fit comme s'il n'avait rien vu.

« Mais quelle est cette solution dont tu parlais tout à l'heure, trouva-t-il ingénieux de demander pour faire plus vrai que nature, y a-t-il quelque chose que je peux faire ? »

« Rien, mon fils, assura la mère d'une voix ferme, je vais juste faire une petite course dans le coin. Tu n'as qu'à attendre mon retour ici. Je n'en aurais pas pour longtemps.

_ En es-tu sûre ?

_ Tout à fait !

_ Et si père revient et me trouve là ?

_ Ne t'inquiète pas. Il est à la mosquée et doit partir avec le cheikh à Sidi Amar. »

A son retour, une heure après, Mohand la vit entrer dans la cour avec une hotte sur le dos. Bdada la déposa sur le sol couvert de pavés disproportionnés. Quelle ne fut sa surprise lorsqu'il découvrit entre ses mains un soc luisant et bien lourd.

« Mais comment as-tu fait, ma mère, pour te débrouiller un nouveau soc en si peu de temps ? s'exclama-t-il, le visage traversé par les lueurs de l'étonnement .

_ Ne cherche pas à comprendre, ironisa-t-elle, si on te le demande, dis simplement que ton père l'a louée à Si Tahar. Tu n'as jamais cassé de soc. Le mal n'a jamais été fait. Tu n'es jamais venu me voir ce matin. »

Devant une telle obstination, il n'eut plus qu'à retourner à sa besogne le plus vite possible. Plus rien ne pouvait l'empêcher de tracer la voie que son père lui avait assignée.

Bien avant le coucher du soleil, quand il acheva d'accomplir sa mission, il éprouva un soulagement sans limite en s'asseyant enfin sur une roche plate. Ses yeux se promenèrent avec indolence le long du champ. Mohand ne put que constater la vérité des paroles de Slimane : « Quels moments de supplice que ceux où je tiens le manche des heures et des heures pour sillonner ces terres en pente où les bœufs s'accrochent par je ne sais quel instinct ou miracle. »

Mais tout cela était fini maintenant. Et, plus que tout, l'honneur de la maison était sauf. Peu importait que la récolte fût mauvaise tant qu'une erreur humaine n'en était pas la cause.

Soudain, des voix prononcèrent son nom que des échos renvoyèrent dans le ciel immense devenu mauve et rose. Elles arrachèrent Mohand à ses pensées. Il se retourna et vit arriver son père, sa mère et d'autres parents par le sentier qui menait au cœur du village.

Ils agitaient leurs bras. Derrière les crêtes étaient ravagées par un brasier de lueurs rouges. Une force nouvelle l'accapara. Il se leva d'un bond malgré les courbatures et s'en alla à leur rencontre d'un pas vif qui masquait sa profonde fatigue. Jusqu'au bout, il lui fallait montrer qu'il était un homme qu'une dure journée de labeur ne pouvait abattre. C'était cher payé, mais toute la maison était heureuse. Il offrait à son père la possibilité d'aller se pavaner comme un turc devant les notables de la djemaa. Quant à sa mère, il lui permettait d'ajouter un argument supplémentaire à ces demandes en mariage auxquelles elle songeait en silence de plus en plus sérieusement.

Mais ce bonheur ne dura guère. Dix jours après les labours, Si Salah loua un mulet à Si Tahar. La bête devait servir à acheminer jusqu'à chez lui une importante quantité de bois sec en prévision de l'hiver qui immobilisait le village sous la neige durant plusieurs mois.

En cours de route, le mulet se cassa une patte et Si Salah se retrouva dans l'obligation d'abattre l'animal. Si la mulet pouvait reposer en paix, les ennuis ne faisaient que commencer pour Si Salah. Il avait contracté une dette dont il devait se libérer aussitôt. Dans ce pays, quiconque ne payait pas ses dettes était considéré comme un moins que rien.

L'usurier pouvait même s'emparer de la terre du mauvais payeur en guise de dédommagement. Il lui suffisait d'appliquer les procédures prévues par la djémâa souveraine.

Concernant les dettes, elles étaient impitoyables. Et que valait un homme sans terre, fut-elle ingrate, si ce n'est moins que rien.

N'ayant pas de fortune sous la main pour parer ce mauvais coup du sort, il demanda à sa femme qu'elle lui

Ah madame, encore à boire !

donne ses bijoux. Il avait l'intention de les laisser à un prêteur sur gage en échange de la somme d'argent nécessaire au rachat d'un mulet. Lorsqu'elle lui annonça qu'elle ne les avait plus en sa possession, Si Salah s'étrangla de fureur : « Comment ça ? Mais qu'en as-tu fait ? Pourquoi ? »

Bdada resta figée sur place. Sa bouche devint toute pâteuse. Un hic lui oppressa la gorge. Tout autour d'elle vacilla. Son cœur perdit la tête. Pourtant, au bord de l'évanouissement, par on ne sait quelle volonté têtue, opiniâtre, cette montagnarde aux jambes de fer résista au séisme. Comme si cette mère blessée, passé l'émotion, trouvait toute sa plénitude uniquement devant le danger. Elle se racla la gorge. Les mains crispées sur ses cuisses comme pour saisir son courage à deux mains, elle respira profondément et, la tête légèrement baissée, elle regarda son mari droit dans les yeux, mais avec cette tristesse lucide et sereine de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Elle avoua : toute la vérité, rien que la vérité, sans passion, le cœur nu comme un ver. Elle débuta par la malédiction tout en insistant sur l'innocence de l'enfant qui avait éteint les braises. « Oui ; ricana Si Salah, je veux bien, mais ce n'est pas les braises qui ont brûlé tes bijoux ». Elle lui relata alors l'épisode du soc brisé, non sans omettre d'établir toutes les correspondances avec celui de la malédiction. Le reste coulait de source. Elle alla rendre visite à Wardia, sa sœur, mariée à Si Rachid, le forgeron du village. Bdada signala aussitôt que Si Rachid n'était pas dans la confiance. Rien n'avait transpiré entre Warda et elle. Comme dit le proverbe, elles étaient sœurs et elles avaient la confiance pour frère.

« De plus, conclut Bdada, avec ma sœur, j'étais persuadée de revoir un jour mes bijoux. Ce n'était plus qu'une question de temps, de patiente économie et de restriction : j'aurai moins mangé. Et là, après tout ces efforts, tu viens m'apprendre que le mulet à trépassé. Mais que diable avons-nous fait pour mériter une telle avanie ? »

Si Salah resta muet comme une carpe. Tant d'évidence lui coupa le souffle. Son visage passa de la pivoine au blême. Si ce n'étaient les larmes qui lui mouillèrent les yeux, on le prit volontiers pour un revenant avec son visage cadavérique. Il n'admettait pas de se retrouver entre les mains de Si Tahar. Cette situation n'était pas envisageable. Si Tahar ne faisait pas partie des deux familles principales du village, à savoir, les Aït Guèlaille et les Aït Touadla, ces derniers étant les descendants du grand Sidi Boudj Touadla.

C'était un orphelin qui venait d'ailleurs. Il avait été recueilli par un couple des At Guèlaille qui ne pouvaient pas avoir d'enfant. Ils l'avaient élevé comme leur propre fils et il hérita du nom de son père et de ses biens. Parti de peu, ayant eu de surcroît à surmonter les railleries et les obstacles que tout bâtard rencontre sur son chemin de croix, il réussit par la force du poignet à devenir un notable du village que tout le monde craignait à la djémâa. Cette réussite, au lieu de l'amener à une plus grande sagesse, lui monta à la tête. Sa soif de conquête et de pouvoir ne fit que croître avec son désir de se venger de ceux qui n'avaient pas su le reconnaître comme un enfant du village. Si Salah At Touadla, qui en son temps ne s'était pas privé de le moquer, avait toutes les raisons de trembler à son tour. Par ailleurs, il était toujours intéressant pour un At Guèlaille de s'octroyer la terre d'un At Touadla afin de profiter encore plus de la baraka du saint fondateur. Ce qui n'était jamais arrivé jusque là, allait-il commencer avec lui à cause d'un mulet ? Comment sortir de ce piège inextricable ? La seule solution était d'emprunter de l'argent. Le problème était que Si Salah ne pouvait pas compter sur ses parents ou ses frères vu qu'ils étaient décédés. Demander un prêt à un parent du deuxième ou du troisième degrés, cela revenait à prendre le risque de mettre en gage sa propre terre.

« Où est ton fils ? », demanda-t-il avec l'énergie du désespoir.

« Il est là ! » répondit-elle en accompagnant la réponse d'un geste du doigt.

Mohand se trouvait dans l'étable contiguë à la pièce principale de la maison. Il avait tout entendu. Un peuple de remords marchait à pas forcés dans tous ses membres. Quand il se présenta au seuil de l'étable, son père lâcha ce mot terrible : « Alors toi aussi, tu as bouffé le bénéfice avant moi ? A cause de toi, je peux dire adieux à ce jour où j'aurai mes propres bœufs, mon propre bourricot. »

« De toute façon, répliqua Bdada, je crois que j'ai une solution. Demain, je vais aller voir mon frère. Il me prêtera de l'argent et personne ne le saura. Mais gardons la paix de notre foyer ! »

Bdada était originaire d'un autre village. Elle savait qu'elle pouvait compter sur l'épaule de son frère en cas de coup dur. Et cela dans la discrétion la plus absolue. Car le qu'en dira-t-on s'avérait parfois comme le pire des procureurs. Et même si cela se savait ! N'était-il pas honorable que son frère l'aidât dans une situation aussi grave ! Cette solution avait en outre un gros avantage. Les étrangers, à savoir les gens des autres villages, n'avaient pas le droit de saisir la terre d'un habitant d'El Ma qui avait contracté une dette auprès d'eux. La terre était un bien indivisible et sacré. Elle devait rester au sein de la communauté villageoise. S'il advenait qu'un étranger s'obstinât à aller contre cette vieille loi, il pouvait être certain d'avoir à affronter l'ensemble des villageois, ces derniers ayant un devoir d'assistance en cas d'agression extérieur.

Ah madame, encore à boire !

Grâce à ce beau-frère généreux, Si Salah évita le pire. Cependant, entre son fils et lui, quelque chose s'était cassé. Mohand le sentait bien. L'estime de son père avait baissé. Si le pire fut évité, les remboursements du soc et du mulet restaient. Ils repoussaient à un futur incertain la réalisation des projets paternels. Son père ne lui pardonnait pas, même s'il évitait de faire allusion à toutes ces histoires. Si Salah ne lui parlait presque plus. Leur conversation se limitait au strict minimum d'une existence déjà plus que rudimentaire. Et, impitoyablement, ce fut ce silence du père qui gangréna l'âme de Mohand jusqu'à lui faire atteindre des sommets de culpabilité insoutenables. Avec l'hiver qui passa, l'idée de se racheter fit longtemps son chemin. Au printemps, il se décida à suivre l'exemple de Slimane et comme tant d'autres avant lui : partir pour la France.

Ah, ce n'était pas la résolution la plus estimable que de quitter les siens, son village et sa terre, et qui plus est pour la terre des infidèles. Mais ne valait-il pas mieux tenter sa chance de cette façon plutôt que de se laisser ronger par l'inactivité, ou bien par une activité qui ne rapportait rien, ce qui revenait au même. Avec quelques mandats, la dette serait vite épongée. Son père pourrait réaliser ses projets et être fier de sa progéniture. Tout rentrerait enfin dans l'ordre.

Un matin, alors que son père et sa mère buvaient déjà une tasse de café en mangeant des crêpes de semoule dans la cour de la maison, il s'approcha d'eux en leur lançant le bonjour d'une voix douce et prévenante. Il but son café et mangea ses crêpes.

Entre-temps, Bdada s'était installée dans un coin de la cour, à même le sol, pour rouler du couscous. De son côté Si Salah se mit à fumer sa pipe avant de se rendre à la mosquée puis à la djemaa où devait se dérouler une réunion en vue de la préparation des labours des figuiers. Quand Mohand eut fini sa collation, il s'adressa à son père : « Père, écoute-moi, je voulais te dire quelque chose de très important. Je suis conscient de t'avoir causé beaucoup de torts cet automne. Je le regrette de tout mon cœur. Mais comme les regrets ne payent pas les dettes, j'ai pensé que la meilleure manière de réparer mes fautes était de partir pour la France. Au moins, je pourrai travailler, gagner de l'argent, t'aider à rembourser nos dettes, voire même acheter un jour ces bœufs et ce bourricot dont tu rêves tant. Je me sens capable. Je désire simplement partir avec ta bénédiction. »

Bdada redressa son cou comme une poule aux aguets et cessa de rouler le couscous. Elle ne pouvait pas se mêler à cette conversation d'hommes. Mais, ses yeux inquiets, hallucinés d'angoisses, en disaient long sur ce qu'elle pensait d'une telle aventure. Si Salah resta un instant silencieux, tira une bouffée de sa pipe, puis répondit : « Es-tu vraiment sûr de vouloir quitter le pays qui t'a vu naître pour celui des infidèles ? Crois-moi, ce n'est pas aussi facile que certains le laissent penser. En France, tu ne seras qu'un étranger, rien de plus. Il n'y aura personne pour te secourir si le malheur s'abat sur toi. C'est aussi un pays où les tentations sont nombreuses. Loin des tiens, elles te dénatureront. Peut-être nous oublieras-tu ? Peut-être y mourras-tu ? Ce qui serait déshonorant pour toi comme pour nous. Qui me dit que tu n'iras pas jusqu'à renier la parole du Saint Livre ? »

Sa voix était restée neutre. Elle laissait entendre que Si Salah n'était pas resté indifférent à ce fils qui avait l'honneur de prendre l'initiative.

« Rien de tout cela ne m'atteindra, se défendit Mohand, je te le jure. Je ne renierai ni la parole du Saint Livre, ni ne vous oublierai. Si je pars, c'est justement pour ne pas vous oublier et pour me présenter propre sur moi au moment du jugement dernier. Quand à la mort, seule la providence en est maîtresse ; si je meurs là-bas, mon corps sera quand même rapatrié, c'est toujours ça de gagné !

_ Allez, allez fils, acheva Si Salah en se levant, nous en reparlerons plus tard. Il est temps que j'aille à la mosquée. Réfléchis déjà à ce que je viens de te dire. Tu auras déjà fait un grand pas. »

Lorsqu'il quitta la maison, Bdada se rua sur son fils et l'accabla des mêmes reproches. Elle usa de toutes les pressions affectives qu'une mère possessive était en mesure de mettre en œuvre pour le retenir dans ses filets. S'il partait, n'était-ce pas ses projets à elle qui tombait à l'eau ? Et comme toutes les mères qui se respectent, ne rêvait-elle pas d'avoir une bru sous ses ordres et une marmaille de petits enfants autour d'elle ? En l'écoutant, Mohand s'énerva un peu plus et la discussion tourna court. Il sortit en claquant la porte avant de lâcher d'une voix virile et ferme : « De toute façon, que vous le vouliez ou non, je suis résolu. Rien ne pourra plus m'arrêter ! »

« Si tu pars, riposta sa mère, ton père te jettera la daâoussou ! »

Bdada attendit avec impatience le retour de son mari. Elle n'avait pas lâché prise. Elle était décidée à intervenir. Quand il revint, elle lui fit part de l'incident et les deux époux tinrent conseil. La conclusion fut vite tirée.

Ah madame, encore à boire !

« S'il veut partir, enragea Bdada, et je pense qu'il est décidé, qu'il ne pourra pas résister à cette hémorragie qui pousse nos hommes hors de notre pays, qu'il se marie avant son départ ! »

« Au moins, susurra-t-elle d'un air maraud, nous aurons la garantie de le voir revenir un jour. Et nous aurons une belle-fille qui pourra nous aider. ».

Le soir même, autour du repas, Si Salah interpella son fils sur un ton solennel : « Ecoute, mon fils. J'espère que tu as bien réfléchi à ce que je t'ai dit ce matin. En tout cas, moi je n'ai pas ménagé mon cerveau. Après mûres réflexions, je suis prêt à te donner ma bénédiction concernant ton projet de départ. Mais à une seule condition, une seule ! Tu dois te marier. Car c'est un devoir sacré !

_ Ne vaudrait-t-il pas mieux, louvoya Mohand d'une voix mielleuse, que je parte d'abord, que je gagne assez d'argent, et qu'à mon retour, je me marie. Pourquoi mettre la charrue avant les bœufs ? Ce mariage va en outre engager de nouvelles dépenses. Nous serons obligés d'emprunter une nouvelle fois de l'argent. Et comment supporter de vivre loin de sa femme et ses enfants ? Comment ?

- Ecoute, pas de sentimentalisme ! Comporte-toi en homme, rien de plus, c'est tout ce que l'on te demande. C'est à prendre ou à laisser ! »

Mohand ne put refuser et il revint à sa mère de dénicher au plus vite la perle rare.

Elle avait entendu dire que Si Tahar était persuadé que Si Salah cachait un gros magot d'argent derrière une misère qui n'était qu'apparente.

« Puisque Si Salah a pu acheter un nouveau mulet, antcipa l'avaricieux, c'est qu'il doit avoir les poches pleines à craquer. »

Tout en laissant planer le doute pour ne pas être prise en flagrant délit de mensonge, Bdada fit en sorte de faire gonfler la rumeur par mille insinuations au sein de la communauté des femmes. Elle fit preuve de tant d'habileté que Si Tahar tomba direct dans le panneau le jour où Si Salah vint lui demander la main de Zahia, sa dernière fille, si bien que le mariage fut célébré durant l'été. Un mois après la nuit de noce, Mohand quitta El Ma. Il se rendit à pied jusqu'à Alger. Et, de là, il s'embarqua sur un bateau pour Marseille d'où il joignit Paris par le train. Slimane et d'autres parents accueillirent à la gare de Lyon et le conduisirent dans cet hôtel miteux où tout les villageois atterrissaient au début de leur aventure.

Mohand en fut là de son histoire quand Idriss lui demanda : « Mais en quoi ton histoire est-elle différente de celles de bien d'entre nous ? Tu ne devrais pas te faire autant de mauvais sang pour si peu. Tu as largement accompli ta mission. Tu t'es marié contre ton gré. Tu as remboursé les dettes de ta maison. Et n'as-tu pas envoyé, il y a trois mois de cela, un mandat pour que ton père puisse acheter le bourricot de ses rêves ? Et tout ça en supportant l'exil et la misère sans broncher, en économisant sous par sous au lieu de les boire ! »

« Oui, mais vois-tu, enchaîna Mohand, cette nuit j'ai fait un rêve étrange. »

Il lui raconta alors comment, images pour images, il avait revécu la scène du soc brisé.

Il précisa que la seule différence entre le rêve et la réalité résidait dans l'apparition de l'âne. S'il était vrai qu'en se tournant du côté de la kouba de Sidi Boudj Touadla, il avait réellement entendu le braiement d'un âne, dans son rêve, l'animal était apparu devant ses yeux et n'arrêtait pas de se foutre de lui.

Mohand prévient : « Tu sais combien les rêves annoncent souvent ce qui arrive le lendemain. Et, avec cette histoire de malédiction que ma mère m'a rapporté, je me suis imaginé le pire. Qui me dit qu'elle ne me prépare pas un autre mauvais coup de derrière les fagots ! Ah, si j'étais au village, ma mère aurait vite compris la signification de ce rêve et nous aurions agi aussitôt. Tandis qu'ici, je n'ai que mes nerfs à ronger. Je ne connais pas la science des rêves. »

« Tu n'as pas ta mère auprès de toi, admit Idriss, mais je connais un marabout qui habite pas loin de l'hôtel. Si cela peut te rassurer, nous irons le voir ce soir. Il a un pouvoir extraordinaire. Les gens viennent de partout pour le consulter ne serait-ce que cinq minutes. Même au cœur de l'obscurité, la lumière brille dans ses yeux. C'est un saint homme. ».

_ A quelle heure peut-on aller le visiter ?

_ Ce soir, peux-tu être dans la salle du café à neuf heures et demi ?

_ On ne peut pas y aller plus tôt ?

_ Tu sais, moi, je ne suis pas comme toi, je vois ma femme et mes enfants après le travail,

je ...

_ Excuse-moi, j'avais oublié. Va pour neuf heures et demie !

A huit heures et demi, Mohand s'attabla devant un verre de limonade pour goûter une fin de journée tranquille. Un nouvel espoir avait dissout ses craintes. Il ne sentait pas le poids des inquiétudes peser sur son

Ah madame, encore à boire !

estomac. Il portait son meilleur costume. Il avait lissé ses cheveux avec de la gomina. Il était beau. On l'eût pris volontiers pour un play-boy italien de la Dolce Vita si ce n'étaient ses deux godillots bosselés qui chaussaient ses grands pieds.

Ce détail tranchait sur lui. Il rappelait sa condition, il s'accordait avec cette salle sombre, basse, suintante, et son parquet grassex où les empreintes des uns et des autres se superposaient confusément. Une eau de Cologne embaumait ses joues. Il respirait ses effluves étourdissants en fermant les yeux.

_ La paix sur toi, clama Slimane en lui donnant une légère tape dans le dos, alors, ce rêve, ce cauchemar, tu l'as cuvé ?

_ Oh, la paix sur toi, Slimane ! Il ne manquait plus que toi pour me jouer la sérénade. Quant à mon cauchemar... »

Mohand s'interrompit et les regards des deux amis se fixèrent dans la même direction. Une clameur gonfla de l'arrière salle où les locataires finissaient de dîner. Une voix fluette la dégonfla derrière elle. Bientôt, madame Françoise apparut dans la salle, le chignon impeccable. Elle distribuait le courrier. Mohand lui fit signe, elle s'avança vers lui.

« Tu veux boire quelque chose ? proposa Mohand, ce soir, c'est moi qui régale.

_ Dans ce cas là un café très léger.

_ Ah on sent que tu viens de te réveiller.

_ Tu parles, j'ai un mariage à animer toute la nuit.

_ Un mariage, oui, mais bien arrosé... »

« Qu'est-ce que ce sera pour ces messieurs ? » demanda madame Françoise.

_ Une limonade et un café très léger, ah madame ! »

« Au fait, se souvint-elle après avoir enregistré d'un coup d'œil la commande, j'ai deux lettres à vous remettre. Et je crois que ça vient de chez vous. »

Elle les sortit de la poche de son tablier et les tendit à Mohand.

« Ah ! Merci beaucoup, madame ! » Puis se tournant vers son ami Mohand, il lui dit : « L'occasion est bonne. C'est une chance que tu sois là pour me lire ces lettres. Tu sais bien que je ne sais pas lire.

_ Laisse-moi voir. »

Slimane décacheta la première lettre et entama la lecture à voix haute : « Cher fils... cette lettre-ci est de ton père... Cher fils, j'ai l'honneur de te faire savoir que nous sommes en bonne santé espérant dieu que vous soyez de même, ainsi que toute la famille. Premièrement, si je n'ai pas répondu d'urgence, ce n'est pas de la négligence. En ce moment, nous avons beaucoup de travail : la moisson, le fourrage et le labour des figuiers. Cette année, TICOUK est difficile. Il nous a déjà cassé deux charrues sans compter les deux fourches ...

_ Ya la la, s'étrangla Mohand, moi, j'attendais des nouvelles de la maison et voilà qu'il me parle de TICOUK. S'il te plaît, Slimane, va plus loin s'il y a encore quelque chose de valable à dire, sinon arrête là, sauf si on arrive à la fin. »

« Oh non, objecta Slimane, il y en a encore pour une longue suite. Ce n'est pas fini. Ecoute ! »

Slimane reprit la lecture de la lettre : A part ça tout va bien. Il nous manque que le plaisir de te voir. Nous avons reçu le mandat. Mais peux-tu nous envoyer encore un peu, car les gens disent que tu n'envoies pas de gros mandats...

_ Oui, c'est ça, interrompit Mohand, c'est une brouette entière que je te remplirai.

_ Ces jours-ci, ton beau-père Tahar nous a beaucoup dérangé. Il a attendu la période des grands travaux pour emmener sa fille chez lui. Quand j'ai demandé pourquoi, il m'a dit : parce que c'est comme ça. Je lui ai ramené la djémâa des marabouts deux fois. A chaque fois il m'a répondu : toi, je ne te connais pas, je connais rien que ton fils... »

« Yah, yah, s'esclaffa Mohand, c'est ainsi. Le seul qu'il reconnaisse maintenant, c'est moi. Pourtant, le premier jour, quand mon père est allé contracter l'alliance, ne lui a-t-il pas dit, avant de prendre la photo qu'il ne connaissait que lui. Ton fils, avait dit Si Tahar, je l'accepte, même s'il est aveugle, parce qu'il est ton fils. Et à l'heure actuelle, il trouve qu'il ne connaît que moi, comme par hasard !

- Maintenant, continua Slimane d'une voix neutre s'il t'écrit une lettre, n'écoute pas ses paroles. Si tu l'écoutes, tu ne seras plus mon fils. Je te renierai...

- Tu vois ça ? Tu vois ça, Slimane ? Je n'avais pas cessé de lui dire et répété que je ne me marierai pas avant d'être revenu de France. Et lui voulait à tout prix que je me marie avant de partir. Et bien voilà ce qu'est le mariage des Kabyles ! »

Ah madame, encore à boire !

Slimane reprit la lecture sans faire de commentaires ni exprimer un quelconque sentiment : « Je n'ai plus rien à te dire que le grand bonjour à toi, tes amis et ceux qui demandent après moi. Réponse urgente. Si tu reçois ma lettre le matin, il faut répondre le soir.

_ Oui, oui c'est ça, c'est un télégramme que je vais t'envoyer, asséna Mohand, vois-tu ça ? Allez, cela suffit, à moins que la lettre soit terminée.

Slimane ouvrit la seconde lettre : « Cher beau-fils. Ah ah, cette lettre est de ton beau-père.

_ Maintenant la vérité va apparaître.

_ J'ai honneur de t'écrire cette lettre pour ...

_ Ce n'est pas la peine de lire le début. C'est comme l'autre lettre. Elles commencent toutes de la même façon. Tout va toujours très bien.

_ Premièrement, reprit Slimane, je te donne des nouvelles. Lorsque je t'ai accordé la main de ma fille, j'ai cru à un bon mariage. Mais j'ai constaté que je me suis trompé. Car, depuis que tu es parti, ton père lui fait charger du bois, du fourrage, et elle traîne dans les champs et sur les routes. Quand c'est arrivé au nif, j'ai ramené ma fille à la maison...

_ Quoi ? Comment ? Mon père lui fait charger du bois, du fourrage et elle traîne dans les champs et sur les routes. Ai-je bien entendu ? Pourtant, à mon père, je lui ai envoyé un mandat il y a trois mois de cela. Je lui ai même envoyé une lettre pour lui annoncer qu'il pouvait enfin acheter l'âne de ses rêves. Et voilà qu'il a fait de ma femme son âne ! Va comprendre quelque chose ! Mais vas-y, continue de lire Slimane, ce n'est pas de ta faute.

_ Je crois que ce que j'ai fait est bien et que tu seras content...

_ Content, content, tu parles ! Lui et mon père ne valent pas mieux. Ils ont bien agi tout les deux, lui aussi bien que mon père !

_ Je ne la laisse même pas sortir, même pour aller chercher de l'eau à la fontaine...

_ Tu te rends compte ! Tout cela pour ne pas dire qu'il l'a simplement mise en prison.

_ Maintenant, si c'est toi qui es marié avec ma fille, tu dois envoyer les mandats chez moi pour nourrir, habiller ta femme jusqu'à ton retour. Pour l'argent que tu m'envoies, tu n'as rien à craindre. C'est comme s'il était dans ta poche...

_ Oui, oui, c'est comme s'il était à la banque ! Ah, le beau-père ne perd pas le nord, il va toujours là où ça brille.

_ Si tu écoutes ton père, c'est fini entre nous. Rends-moi la réponse pour t'envoyer l'argent de Taâmamt et tu donnes la liberté à ma fille. »

Un silence intercédait et Slimane traduisit : « ... Ce qui revient à dire, tu répudieras ma fille. »

« Ah, ça non, s'insurgea Mohand, ce mot de répudiation, il ne faut jamais qu'il le répète. Vraiment, il n'y a ni liberté, ni égalité. »

Et la lettre de Si Tahar se termina par cette terrible mise en garde : « Si tu es d'accord avec moi, n'écoute pas ton père. »

« N'écoute pas ton père ! Et mon père qui me dit : N'écoute pas ton beau-père sinon tu ne seras plus mon fils ! Un vrai tir croisé. Et que puis-je à toutes leurs histoires ! Ils ne sont jamais contents. Il faut toujours qu'ils me fabriquent des problèmes derrière le dos. Tu te prends la tête d'un côté pour arranger les affaires de tout le monde, et de l'autre côté, ils s'arrangent pour te ronger le reste du cerveau. Comment veux-tu garder la tête sur les épaules ? Chacun des deux jure et menace que si j'écoutais l'autre, ce sera fini avec lui. »

« Je vois maintenant où tous les deux veulent en venir, conclut Mohand avec amertume, ils me prennent pour le bourricot de l'affaire. Tout cela tourne autour de ma tête et ils n'auront de cesse que lorsqu'ils l'auront égarée. Le rêve que j'ai fait m'avait prévenu. La malédiction ne m'a pas lâché la grappe. Ces maudites lettres sont bien venues pour me confirmer qu'il n'y avait aucun espoir. Regarde, aucune des deux lettres ne m'a apporté des nouvelles de ma fille.

_ Rêve, malédiction... de quoi parles-tu Mohand ?

_ Ah oui, c'est vrai ça, je ne t'ai pas raconté cette partie de l'affaire. J'allais le faire quand ces deux lettres sont arrivées. Seulement, voilà, elles m'ont explosé le moral, je n'ai plus envie d'en parler. Il ne me reste que la rage de retourner et fracasser la terre entière.

_ Ouh, mon ami, on t'a ensorcelé ?

_ Tout a fait. Tiens, je vais te le prouver. Qu'est-ce que tu veux boire ? Ricard, rouge ? Et ne me dis pas non, car

Ah madame, encore à boire !

moi je vais boire. Si c'est cela que veulent mon père et mon beau-père, tant pis ! Moi qui ne buvais jamais jusque-là, je vais me saouler jusqu'à ne plus distinguer l'âne de l'agneau. »

A la stupéfaction de Slimane, pourtant fieffé buveur qui resta sans voix et ne commanda que des cafés, Mohand bu un verre de rouge... puis un deuxième, un troisième, un quatrième. Au cinquième, madame Françoise refusa de le servir.

« Voyons monsieur ! C'est la première fois que je vous vois dans cet état là. Vous avez trop bu, je ne vous sers plus.

_ Ah non ! Ah non ! Non madame ! Aujourd'hui, je vais boire jusqu'à ne plus distinguer l'âne de l'agneau.

_ Comment ? Vous avez trop bu et vous cherchez encore à boire ? Non !

_ Tu ne sais pas pourquoi je cherche encore à boire... »

Et, en guise de réponse, ayant épuisé le puits des mots Mohand se mit à chanter :

« De colère et de rage...

Mon ventre est un réservoir

Plus vaste que les mers

Mais aussi sec que le Sahara

Tout ce que je lui donne, il l'engloutit

Et c'est exprès que je me saoule... »

Au quatrième couplet, Idriss entra dans la salle ; il était neuf heures et demi et la voix de Mohand s'échappait des grottes de son ventre.

« ...A cause de ma colère contre le père

Et le beau-père.

Ils m'ont démoli la maison.

Ils ont combiné entre eux

toutes les affaires,

chacun à sa manière

pour m'assombrir le ciel de ténèbres.

Ils m'ont enfoncé dans la boue.

Ils m'ont frotté de terre gluante.

Tout ça, tout ça ; à cause de ma femme. »

Slimane se sentit alors obligé d'intervenir : « Oh, c'est toi qui te comportes ainsi ? Je ne t'ai jamais vu ivre. Ce n'est pas bien de ta part !

_ Un ivrogne comme toi, tu me dis ça ?

_ Tu vois, tu parles déjà comme ceux qui me méprisent !

_ Et de leur part à eux deux, est-ce que c'est beau ? Sois le bienvenu Slimane. Viens, viens prendre un verre de rouge, tu sais très bien ce qu'il vaut dans des moments pareils.

_ Je te dis que ce n'est pas en te saoulant que tu amélioreras ta situation.

_ Par Dieu, comment ne pas se saouler, ah Slimane, mon frère ?

Pourtant, tu viens de me lire ces deux maudites lettres. Tu es au courant de tout. Chacun des deux jure et menace que si j'écoutais l'autre, ce sera fini avec lui. »

« Alors, arrête le vin ! lança Idriss, pour cela, il n'y a pas besoin d'alcool. »

Son apparition soudaine chargea l'atmosphère d'un air solennel et sa voix ferme porta un sermon orageux.

_ Slimane a raison. Reprends ton esprit pour que nous nous comprenions tous. Cela n'est pas un jeu et c'est inscrit dans le Livre. N'en rajoute et ne t'insurge pas contre ce qui a été décidé. Sinon tu souffriras beaucoup.

Et même si tu es entouré d'amis, ils te laisseront tous au milieu de la nuit noire. »

« N'oublie pas que tu dois retourner au village dans un mois, renchérit Slimane, si tu débordes trop, tu vas couler avant même de prendre la mer à Marseille. Oublie ces lettres qui ne dévoilent que ce qu'elles veulent bien dire. Leur raison d'être ne vaut que par ton absence.

Elles n'auront de poids que si tu leur donnes de l'importance et alors elles te pèseront.

Ah madame, encore à boire !

Si tu dérives, ton sillage parlera pour toi, il te devancera avant que tu n'arrives. Attends calmement d'être sur place pour juger des choses. Là-bas, tu n'auras pas besoin d'ouvrir des lettres pour lire sur la face des gens la vraie carte de leur cœur. Les connaissant aussi bien que moi, il vaut mieux ne pas perdre la boussole. Face à eux, il est préférable d'aborder la côte du problème avec le soleil dans sa tête plutôt que sous la brume. Ton père et ton beau-père, laisse-les venir, qu'ils manoeuvrent eux-mêmes dans la tempête qu'ils ont déchaînée. Pour le moment, ne répands que ce que tu es en mesure d'affirmer, c'est à dire rien. Peut-être alors, pourras-tu jouir de ce jour où tu auras jeté la bouteille à la mer. »